

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 20.—Samedi, 20 septembre 1884
Bureaux : 25, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



BEAUTE VIENNOISE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 20 septembre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Une beauté Viennoise.—Histoire vraie d'un mendiant.—Un conseil par semaine, par Dr B.—Notes et impressions.—Nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Retour du marché.—Utilité des fruits.—De partout—Récréations en famille : Anagramme, charade et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Beauté Viennoise.—Nos illustrations de la mode : Costume en voile et broderie ; Costume en soie ou lainage pour jeunes filles.—Au Tonkin : Le retour du marché.—Gravure du feuillet.

ENTRE-NOUS

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Ce premier vers de *Philon et Beaucis*, du bon Lafontaine, est toujours vrai, et je sais de par le monde un millionnaire qui se trouve très ennuyé en ce moment, nonobstant ses sacs d'écus et ses nombreuses actions de chemin de fer.

Ce financier n'est autre que M. Morosini, associé de Jay Gould, le célèbre américain.

Morosini a maison de ville, un palais, maison de campagne, des équipages, des chevaux, des domestiques sans nombre, parmi lesquels on distinguait un cocher. Hélas ! la fille du millionnaire ne l'a que trop distingué aussi, et tout le malheur est venu de là.

C'est une idylle à l'américaine que cette histoire, et qui prouve que l'éducation trop libre des jeunes filles chez nos voisins amène parfois de singuliers résultats.

Pères et mères de famille, que ceci vous fasse ouvrir les yeux.

* *

Mlle Morosini, qui n'est pas précisément une enfant, puisque sainte Catherine a déjà posé une épingle dans sa chevelure dorée, jouissait d'une liberté illimitée, et elle en profitait pour aller où sa fantaisie la poussait, au parc, à la ville, partout, et c'est ainsi qu'elle entra un beau jour de printemps au restaurant Delmonico.

Le garçon de salle qui la servait était jeune, beau garçon, intelligent et même rusé comme un Allemand qu'il était.

Malgré la distance sociale qui séparait le *waiter* de la cliente, celle-ci daigna accorder à celui-là un regard qui ne fut pas perdu.

Il fut même recueilli avec soin par le jeune teuton, qui y vit de suite une mine à exploiter. Il raconta son histoire—un roman, une odyssée !

Lui, le déclassé, le proscrit, l'exilé, était fils de grande famille, il descendait de très nobles, très hauts et très puissants seigneurs qui avaient commandé à des milliers, de vassaux, des siècles durant. Mais les revers étaient venus, la pauvreté, puis la misère avait déchiré un à un les lambeaux d'une fortune princière, et voilà comment le noble fils des burgraves en était arrivé à servir de vils roturiers.

C'était navrant !... Elle fut navrée et revint souvent au Delmonico contempler ce chevalier qu'elle voyait dans ses rêves conduisant des chasses fantastiques, au son de joyeuses fanfares, dans les forêts sombres et sans fins de la vieille Germanie, puis rentrant au castel qui lui avait ses créneaux et ses tours dans les flots du Rhin...

* *

Et chaque fois il parlait... que put-il lui dire ? mystère ! Mais, peu de temps après, le garçon de salle devint cocher du millionnaire. Ce "ver de terre amoureux d'une étoile"—car il était amoureux—se rapprocha ainsi des sphères éthérées où brillait l'astre éblouissant auquel il avait donné son cœur.

Rapprochement dangereux.

Le papa finit par flairer quelque chose et envoya promener son automédon.

Peine inutile, l'étoile aimait le ver de terre.

Il y a huit jours, la jeune fille disparut, et bientôt, ô honte ! le financier apprit que les amants étaient bel et bien mariés, et que tous deux étant majeurs,

lui, l'archi-millionnaire, ne pouvait pas même se payer le plaisir de les faire arrêter.

Pas n'est besoin de dire que le jeune marié n'est pas plus noble que Colin Tinpon.

Jugez maintenant du bruit que cette aventure doit faire dans les salons de New-York.

D'un autre côté, tous les garçons de salle et tous les cochers sont persuadés que les plus riches héritières vont toutes tomber en extase devant leurs moustaches et leurs favoris.

Joli résultat, je le répète, de la trop grande liberté accordée aux jeunes filles et d'une éducation défectueuse.

* *

Si quelques américaines ont la tête un peu folle, il faut reconnaître que les citoyens des Etats-Unis sont des hommes d'affaires vraiment supérieurs.

En voici un exemple :

Les actionnaires américains d'une mine d'or, située dans le Vénézuela, s'apercevant que les affaires allaient mal, résolurent dernièrement de faire appel aux capitaux européens et de s'adresser aux Rothschild, de Paris, ces "rois des banquiers et banquiers des rois." Ceux-ci envoyèrent un ingénieur qui fit un rapport très défavorable.

L'affaire fut donc refusée par les capitalistes.

Mais tout ne finit pas là, car les Américains prirent l'expert à leur service et lui demandèrent de préciser les défauts de l'administration. C'est ce qu'il fit et, après avoir suivi ses conseils, les heureux actionnaires viennent de constater que leur mine rend le double de ce qu'elle rapportait.

Les Rothschild doivent se mordre les doigts de n'avoir pas su profiter d'une bonne aubaine, mais ceci peut servir à prouver que partout, au Canada surtout, les financiers devraient se laisser guider par de bons ingénieurs et des experts capables.

* *

Avez-vous jamais visité un asile d'aliénés ? Je ne sais rien de plus poignant que le spectacle de ces malheureux qui fixent sur vous des yeux hagards et toujours cherchant une idée, un rêve, un fantôme qu'ils ne peuvent atteindre.

On regarde avec épouvante ces êtres parfois très bien portants, frais, roses, calmes, parfaits enfin au physique, en pensant qu'il leur manque ce quelque chose d'impalpable qui se nomme la raison. Lampes parfaites au dehors, mais qui ne peuvent plus éclairer.

On se dit souvent que si on était obligé de vivre deux jours seulement au milieu de ces pauvres gens, on deviendrait fou soi-même.

Eh bien ! il se fait actuellement une enquête à Montréal dont les détails sont révoltants.

Une femme, Mme Lyman, est enfermée à l'asile de la Longue-Pointe depuis le mois de novembre 1882, et c'est au bout de deux ans qu'on vient dire tout à coup qu'elle n'a jamais été folle, et que c'est de la cruauté que de la détenir ainsi.

Plusieurs médecins ont déjà déclaré qu'elle jouit de toutes ses facultés, et qu'il est même pas étonnant qu'elle n'ait pas perdu la raison après avoir vécu ainsi longtemps au milieu de fous qui l'entourent.

On parle de tout un drame de famille, drame ténébreux et terrible ; mais, en pareille matière, il faut toucher tout cela du bout des doigts, et je me tais. Les tribunaux décideront.

Mais j'en reviens là : si cette femme n'est pas folle, les souffrances morales qu'elle a dû endurer sont insupportables à décrire et, si elle est victime d'un complot, on se demande quel châiment assez dût devrait être imposé aux coupables.

* *

" Voir Naples et mourir ! "

Voilà un dicton qui, aujourd'hui, fait passer un singulier frisson des pieds à la tête.

Naples, la ville étrange, à la baie sans rivale, l'Éden à côté du soubirail de l'enfer, du Vésuve qui gronde sans cesse, Naples dont les échos répétaient toujours les rires sonores des Lazarronis, Naples la joyeuse ; Naples est sombre, morne, abattue, le drapeau noir pend le long des hampes, sur le toit des hôpitaux ; on n'entend partout que des cris d'épouvante et des râles d'agonie ; un vent de mort passe sur Naples, Naples est empestée...

Le choléra est à Naples !

Les ravages de l'épidémie sont effrayants et dépassent tout ce que l'on a vu depuis longtemps. Il

y en a eu jusqu'à mille cas et quatre cents décès en une journée.

Le désarroi le plus complet règne partout ; les autorités ne savent que faire, et la populace a été même jusqu'à accuser l'archevêque d'être avec les médecins la cause de l'épouvantable fléau—l'archevêque qui, jour et nuit est au chevet des malades, et les médecins qui se multiplient pour donner leurs soins gratuits !

C'est le paroxysme de l'affollement !

* *

On devient cependant un peu plus calme depuis quelques jours ; la visite du roi Humbert a produit beaucoup d'effet et a contribué à relever le moral de la population.

Les napolitains, partisans des Bourbons, leurs anciens rois, comme vous le savez, n'ont pas ménagé les acclamations au roi qui, du reste, ne les a pas volées. L'archevêque l'a aussi vivement félicité à propos du courage qu'il a montré.

Du matin au soir dans les quartiers les plus pauvres, montant et descendant cinq cents escaliers par jour, s'asseyant près des cholériques, leur parlant, les touchant, et recommençant le lendemain. Voilà du vrai courage.

Parbleu, direz-vous, c'est un homme comme les autres, et il ne fait pas plus que nombre de pauvres diables qui n'ont pas le sou.

Permettez-moi de vous dire que je ne suis pas de votre avis, et que la position n'est pas la même du tout dans les deux cas.

Que vous et moi, qui sommes pauvres comme Job, exposions notre vie, que risquons-nous ? Notre peau, c'est vrai, mais en même temps nous évitons peut-être d'être malheureux pendant vingt ou trente ans encore ; car enfin la vie n'est pas tous les jours couleur de rose et—si on n'a ni femme, ni enfants, ni argent—on n'a pas grand chose à regretter en partant.

Au contraire, soyons riches, ayons un rang, une position élevée, croyez-vous que nous irons aussi volontiers au devant des coups ? Non, non, j'avoue franchement que si j'étais millionnaire, je tiendrais à jouir tranquillement de ma fortune bien longtemps et à m'endormir pour toujours le plus tard possible, et que si le choléra venait, je me sauverai avec mes écus.

Peut-être est-ce une erreur de ma part, et ne le ferai-je pas comme je le dis, mais enfin, c'est le raisonnement le plus naturel et le plus vrai.

Rien n'empêche cependant de faire du lyrisme et de combattre cette idée sans être convaincu.

C'est au pied du mur qu'on voit le maçon.

* *

Je vous disais dernièrement, en vous parlant de l'Exposition de Montréal, qu'on devait distribuer vingt-cinq mille piastres, et j'ajoutais que cet argent, mis entre les mains de M. le curé Labelle, serait bien mieux employé pour la colonisation.

Je ne croyais pas que les faits me donneraient raison d'une manière aussi évidente que je le constate aujourd'hui.

L'exposition a été un fiasco sur toute la ligne.

Peu d'exposants, infériorité des articles, et enfin déficit dans la caisse du comité.

Il ne faut pas s'en prendre aux secrétaires chargés de l'organisation, car M. M. Leclerc et Stevenson ont fait des efforts surhumains pour arriver à un résultat satisfaisant, mais leur zèle et leur travail n'ont pu vaincre l'indifférence du public.

Cette indifférence est toute naturelle, on se blase des meilleures choses du monde ; les expositions ont du bon, mais pas trop n'en faut, et on comprend parfaitement qu'on en arrive à attacher très peu d'importance à ces prix accordés tous les ans à foison et souvent à tort et à travers.

D'un autre côté, on conçoit qu'il est impossible de constater des progrès bien sérieux dans l'industrie d'année en année, et comme le public ne va aux expositions que pour s'instruire, le but qu'il se propose n'est pas atteint en organisant des expositions tous les ans.

Là est donc le vice, et, comme le disait dernièrement un journal anglais, il faut se convaincre enfin que pour éviter la banalité des ces expositions, il est nécessaire qu'elles soient plus rares.

C'est justement pour avoir eu ce mérite que l'exposition des sauvages de Caughnawaga a réussi parfaitement.

Il n'y a pas que le comité qui n'ait pas fait ses affaires pendant la semaine dernière ; il existe, comme vous le savez, une classe d'individus qui aiment à trouver leur pain cuit et à vivre à l'aise sans travailler, parasites que la société est forcée de nourrir, chauffer et habiller toute leur vie, puisque les prisons ont été faites pour eux.

Messieurs les *pic-pockets*, qui étaient arrivés en nombre respectable pour opérer pendant l'exposition, s'en sont allés comme ils étaient venus.

La plupart de ces industriels étaient parfaitement connus de la police, et l'un d'eux disait avant de partir à un de nos détectives :

—Décidément, le Canada ne vaut plus rien, les poches sont vides, votre police à l'œil partout et vos magistrats sont d'une sévérité révoltante. Vous nous forcerez à ne plus venir chez vous.

Quand je vous dis qu'ils n'ont rien emporté, je me trompe, car ils ont réussi à enlever une somme assez ronde avec une habileté extraordinaire. Ils ont volé six cents piastres environ à la fabrique de l'église Notre-Dame de Montréal.

Ne pouvant prendre l'argent des vivants, ils ont pris celui des morts.

Trois anglais, très bien mis, à l'air très respectables—il n'y a rien qui ressemble à un honnête homme comme un filou—se sont présentés vendredi dernier au bureau de la fabrique et, après avoir demandé quelques renseignements, l'un d'eux pria le teneur de livres de lui donner un verre d'eau. M. Dubord ne pouvait refuser ce service et se rendit dans l'arrière-bureau. A son retour, plus personne, et ce fut avec stupeur qu'il constata la disparition d'une boîte contenant quelques centaines de piastres déposée sur le bureau, en dedans du grillage.

Comme la police tient la piste des voleurs, ils doivent être arrêtés maintenant.

* * *

Environ quatre cents canadiens sont partis dimanche dernier, par le vapeur *Ocean King*, pour les bords du Nil, où aura lieu le *pique-nique* militaire organisé par le général Wolseley.

Parmi ces futurs bateliers—puisque ce sont des bateliers qu'on a demandés—se trouvent : un avocat, des étudiants en droit, des scieurs de bois, des gens sans profession aucune, et même des hommes qui savent manœuvrer un canot. C'est la province de Québec qui fournit ceux qui pourront se rendre véritablement utiles.

Dans le détachement arrivé de Winnipeg, M. Provencher, rédacteur-en-chef du *Monde*, a rencontré son ancien cuisinier ?

Ils sont partis pleins de bonne volonté, ces braves gens. Combien reviendront ?

Tout semble bien vague dans cette campagne d'Égypte commencée depuis si longtemps ; on ne sait ce que l'on va faire, la base d'opération n'est pas même décidée et on ignore si on suivra le Nil ou si on prendra la route du désert.

Quant à El Mahdi, il a été baptisé de suite par les canadiens qui se proposent de lui rendre visite ; pour eux, c'est : "le Maudit !"

LÉON LEDIEU.

UNE BEAUTÉ VIENNOISE

(Voir gravure)

Chaque pays a son idéal de beauté.

L'Angleterre est fière de sa blonde enfant, aux yeux bleus, aux traits délicats et à la chair rose et veloutée. L'Italienne est brune, fière et ses yeux brûlent. L'Espagnole, sœur de l'Italienne, a le même feu dans le regard, mais plus de grâce.

La Française seule n'a pas de type reconnu, car toute sa beauté est dans la physionomie, et c'est ce qui la fait éclipser toutes ses rivales.

L'Autrichienne-Viennoise est belle, mais d'une beauté à part ; les traits sont réguliers, harmonieux, le regard est doux, mais on sent trop le voisinage de l'Allemagne qui épaissit les chairs et alourdit les yeux.

Mme X... propose un mariage à sa fille.

—M. Zed, dit-elle, m'a demandé ta main ; c'est un fort galant homme, riche...

—Mais, maman, il est bien vieux pour moi.

—Comment, ma fille, mais il a cinquante-deux ans pour toi comme pour tout le monde.

HISTOIRE VRAIE D'UN MENDIANT

A la porte d'une église d'un village de France, se tenait un vieux mendiant connu sous le nom de Jacques. Depuis nombre d'années il s'asseyait sur un des degrés du temple et recevait l'aumône. Triste et sombre, il ne parlait presque jamais, se contentait d'incliner la tête quand on lui faisait l'aumône. Une croix dorée se voyait sur sa poitrine quand ses haillons venaient à s'ouvrir.

Un jeune prêtre, M. l'abbé ***, célébrait la messe dans cette église et ne manquait jamais en entrant, de donner son offrande à Jacques.

Issu d'une noble et riche famille, M. de *** s'était consacré à Dieu dans le sacerdoce, et il répandait tout son bien dans le sein des malheureux. Sans le connaître, le vieux Jacques l'aimait beaucoup.

Un jour l'abbé de *** ne vit pas Jacques à sa place accoutumée, et comme il remarquait que son absence se prolongeait, il s'inquiéta de Jacques et alla le voir.

Il frappe à la porte d'une mansarde au sixième étage. Une voix affaiblie lui répondit ; il entra.

C'était bien Jacques. Il était malade sur son mauvais grabat, le teint pâle, l'œil éteint...

—Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé ! Vous êtes bien bon de venir voir un misérable comme moi... je ne le mérite pas.

—Que dites-vous là, Jacques ? Ne savez-vous pas que le prêtre est l'ami des malheureux ? D'ailleurs, nous sommes de vieilles connaissances.

—Oh ! monsieur, si vous saviez, si vous me connaissiez... vous ne me parleriez pas ainsi ! Non, non, ne me parlez pas avec bonté ; je suis un misérable... maudit de Dieu.

—Maudit de Dieu ! y pensez-vous ? Ah ! mon pauvre Jacques, ne dites jamais de ces choses-là. Si vous avez fait du mal, repentez-vous, confessez-vous ; Dieu est la bonté même, il pardonne tout au repentir.

—Oh ! non ; il ne me pardonnera pas, à moi.

—Et pourquoi donc ? Ne vous repentez-vous donc pas ?

—Si je me repens ! si je me repens ! s'écria Jacques en se levant sur son séant et en ouvrant ses yeux égarés... Si je me repens ! Oh ! oui, je me repens, voici trente ans que je me repens... et cependant je suis un maudit !...

Le bon prêtre tâcha de le consoler, de l'encourager, mais en vain. Un mystère terrible était caché au fond de son cœur, et le désespoir empêchait le coupable de dévoiler son crime.

Enfin, vaincu par la bonté du prêtre, Jacques se décide et, d'une voix étouffée, il lui dit ces paroles :

—J'étais intendant du château d'une riche famille, lorsqu'éclata la sanglante révolution du dernier siècle... Mes maîtres étaient la bonté même... Monsieur le comte, madame la comtesse, leurs deux filles et leurs fils... Je leur devais tout : ma position, mon éducation, l'aisance dont je jouissais... Quand vint la Terreur... je les ai trahis !... Ils étaient cachés... je savais où... Je les ai dénoncés pour avoir leurs biens que l'on promettait aux dénonciateurs... Ils ont été condamnés à mort, tous... excepté le petit Paulin qui était trop jeune...

Un cri involontaire sortit de la poitrine du digne prêtre ; une sueur froide coula sur son front.

—Monsieur, continua le mendiant, qui n'avait point aperçu l'émotion de son confesseur, c'est horrible, je les ai entendus condamner à mort... Monsieur, je les ai vu mettre tous les quatre dans la charrette... et j'ai vu leurs quatre têtes tomber sous le couteau... Monstre, monstre que je suis !... Et, depuis ce temps je n'ai plus de paix ni de repos... je les vois toujours, là, devant moi... Tenez, ils sont là... sous cette toile...

Et en parlant ainsi, Jacques montrait de sa main tremblante un rideau qui voilait un pan du mur.

—Ce crucifix que vous voyez à mon lit, c'était celui de monsieur le comte... Cette petite croix d'or que je porte sur moi, c'était celle que madame la comtesse avait toujours sur elle... Oh ! Dieu ! quel crime ! quelle horreur ! quel repentir !... Monsieur l'abbé, ayez pitié de moi... ne me repoussez pas... priez pour le plus criminel et le plus malheureux des hommes !...

Le prêtre était à genoux près du lit, pâle comme un mort. Il resta près d'une demi-heure immobile ; puis, se levant avec calme, il fit le signe de la croix, et, tirant le rideau de la muraille, il vit deux portraits.

Jacques poussa un cri en les voyant et se rejeta sur son grabat.

Le prêtre pleurait.

—Jacques, dit-il d'une voix tremblante, je viens vous pardonner de la part de Dieu, je vais vous confesser.

Et, assis près du lit, il confessa Jacques.

Quand le moribond eut achevé :

—Jacques, lui dit l'abbé de ***, Dieu vient de vous pardonner... Mais ce n'est pas tout... moi aussi je vous pardonne... pour l'amour de lui. Car vous avez tué... mon père, ma mère, mes deux sœurs.

Les cheveux de Jacques se dressèrent sur sa tête... il ouvrit les lèvres et quelques sons inarticulés en sortirent... Il s'affaissa sur son lit.

Le prêtre s'approcha. Le mendiant était mort.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Malgré la chaleur du jour, les soirées sont très fraîches ; aussi, les femmes s'enveloppent-elles, pour la promenade du soir, de fichus et châles de tricot blancs pour la plupart.

Voici un moyen d'entretenir ces tricots, qui demandent le plus grand soin : vous trempez d'abord votre châle dans de l'eau tiède et vous faites bouillir du savon blanc dans de l'eau chaude afin d'obtenir une belle mousse ; lorsque la mousse est assez épaisse, vous y trempez le châle, vous le pressez sans froter jusqu'à ce qu'il devienne très blanc ; alors vous le rincez dans de l'eau tiède très propre, toujours sans froter. Cette opération terminée, vous faites tiédir une pinte d'eau dans laquelle vous versez deux cuillerées de gomme arabique en poudre, vous faites bien le mélange afin d'obtenir un liquide assez épais et vous y mettez le châle en le pressant dans tous les sens. Cela fait, vous le tordez légèrement dans une serviette, vous l'étendez sur une nappe attachée par des épingles fixées sur les bords, vous le recouvrez d'une nappe et vous le laissez sécher.

On rend ainsi les tricots aussi beaux que s'ils étaient neufs.

De B.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les petits accidents de la vie disparaissent comme les détails du paysage s'effacent à l'œil de celui qui les contemple du haut de la montagne.

GEORGES SAND.

Le difficile, en politique, est de concilier les petits moyens avec les grandes vues.

M. VALTOUR.

Croire à la fatalité, c'est la créer en soi-même.

GEORGES SAND.

La belle règle de conduite que l'opinion du monde ! Il se moque de moi si je suis dévot, il me renie si je me déclare incrédule.

NOS PRIMES

GAGNANTS DU DERNIER TIRAGE :

Montréal.—Harry Scuffet, 131, rue Lusignan ; Henri Beauchamp, 160, rue Laguchetière ; E. H. Cuday, 131, rue Notre-Dame ; Madame Thos. Deuyer, 152, rue St-Georges (\$50) ; Pierre Charette, 6, rue Perthuis ; Louis Cati, 153, rue St-André ; Cyrille Landry, 34, avenue Albert ; Ernest Dozois, chez Dupuis frères, coin des rues Ste-Catherine et St-André ; N. C. Singer, 218, rue Guy ; A. R. Archambault, 469, rue St-Laurent ; Wilfrid Martin, 218, rue St-Christophe ; Gilbert Labonté, 1216, rue Notre-Dame ; Jos. Mercier, 20, rue Hunter ; H. Daigneault, 50, rue Barré ; Dieu tonné Roy, 155, rue Panet ; J. A. Mathieu, 126, rue Wolfe ; C. A. Lafortune, 23, rue Jacques-Cartier ; Alf. Champagne, 113, rue St-André ; Madame N. Gagnon, 323, rue Saint-Laurent ; Dame J. A. Sicard, 17, rue Mystérieuse ; L. W. Payfer, 162, rue Laguchetière ; Mlle Clara Tapin, 373, rue Beaudry ; André Dubrul, 145, rue Wellington.

Québec.—P. J. B. Bélanger, 129, rue Saint-Joseph (deux primes : \$10 et \$1) ; Siméon Robitaille, 59, rue Scott ; Lazare Thuot, 122, rue Richelieu (\$3) ; A. Légaré, 49, rue Richelieu ; Eugène Larue, 180, rue Richardson ; T. Barbeau, 26, rue Notre-Dame-des-Ange ; Alfred Gagné, 73, rue Richelieu.

Montgomery City.—Frank Pepin (\$25).

Ville Saint-Henri.—Mlle Hermine Dubé, 104, rue Saint-Philippe.

Ville Saint-Jean-Baptiste.—Joseph Marcotte, 266, rue St-Laurent.

West Farnham.—E. Martin.

Beauharnois.—C. Hébert et Octave Martin.

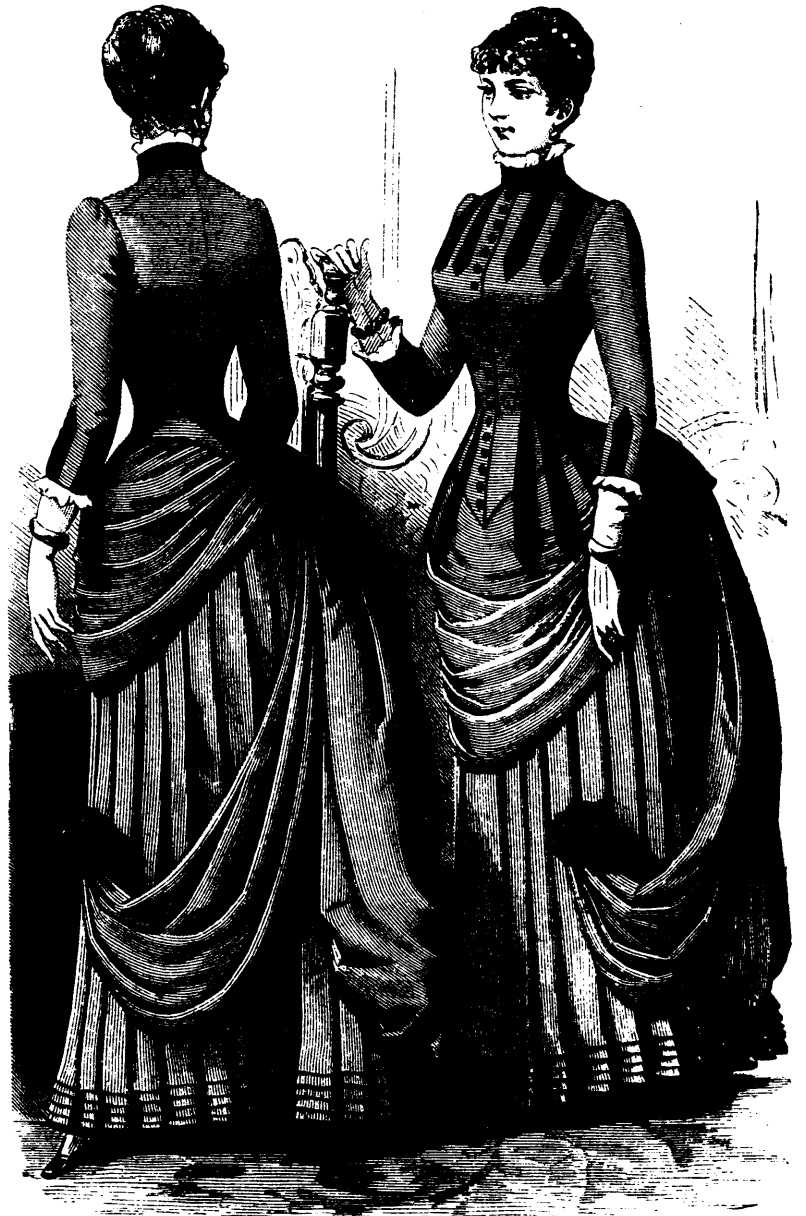
St-Bernard de Dorchester.—Dr Chs. Couture.

Pembroke (Ont.)—Jean Fleuri.

Saint-Paul, Minn.—F. X. Bousquet.



Costume en voile et broderie.



Costume en soie ou lainage pour jeunes filles.

NOS ILLUSTRATIONS DE LA MODE.



AU TONKIN. — LE RETOUR DU MARCHÉ

py
si
ri
u
je
pe
q
fe
ch

J
m
tr
l'a
ch
pa
ja
qu
d'
m

su
cr
tic
al
ét
de
pe
da

si
jo

LA
CHAMBRE N^o 7

PAR RAOUL DE NAVERY

VII

APRÈS LE CRIME

(Suite)

“ Resté sans argent, et n'ayant pas trouvé dans le public de province l'enthousiasme que j'espérais exciter, je cherchai un autre métier. Un crime horrible ayant été commis, j'écrivis sur ce lugubre sujet une complainte qu'on me paya cinquante francs, et je me crus poète. Une feuille satirique m'accepta pour gérant. Un jour, que je bouquinais sur les quais, je mis la main sur une brochure intitulée : “ L'art de faire fortune avec l'argent des autres. ” Je feuilletai le livre, debout devant la caisse du marchand ; lorsque je l'eus achevé, mon parti était pris.

— Combien ? demanda Maxime.
— Cent mille francs. J'ai beaucoup prêté à vos amis.
— C'est ce que tu appelles faire de la petite banque ?
— Naturellement.
— Et que vas-tu faire, maintenant que je suis ruiné.
— Attacher moi-même à ma fortune.
— Le dévouement te vient donc ?
— Jamais ! monsieur, jamais !
— Explique-toi, alors.
— J'ai retenu quelque chose de chacune des situa-

tions occupées jadis... Je puis au besoin citer un auteur latin ou grec. Ma vie de cabotinage m'a enseigné l'art de se grimer. A force d'écrire des articles, de barbouiller des complaintes et d'entendre causer les amis de monsieur, je me suis formé un vocabulaire suffisant... Voici ce que j'ai l'honneur de vous proposer : Je place cent mille francs dans votre commandite. Je cesse d'être serviteur, et vous m'élevez au rang d'ami... Soyez tranquille ! Je sais assez d'anglais pour me donner une prononciation étrange qui arrivera presque à la distinction... Votre nom nous ouvrira toutes les portes par lesquelles

Gaston ramenait le souvenir du vieil Henriot ; il exprimait l'espoir qu'un jour il reviendrait à des sentiments de justice ; mais Arinda secouait tristement la tête, comprenant qu'elle restait le grand, l'unique obstacle à toute réconciliation. Mais cette fois il ne s'agissait plus d'une chimérique attente, le neveu jadis préféré par le vieillard était rappelé au maroir de famille. Il fallait qu'un événement bien grave se fût passé au château pour qu'Henriot, si aveugle jusque-là, rendit enfin justice à Gaston.

— Oui ! disait Mme de Marolles à sa fille, ce n'est pas pour moi que je me réjouis. Il y a longtemps que les nécessités impérieuses de la vie m'ont obligée à secouer mon indolence de créole. Mais toi ! mais ton père ! Si tu savais combien j'ai souffert de la pensée que notre union lui coûtait une fortune. Et toi, si belle, si douce, si bonne ! quelle épreuve de te voir clouée à une tâche ingrate, interdisant même la pensée à ton cerveau, et permettant seulement à tes mains d'agir et d'entasser les couleurs sur des éventails de fantaisie ou des tableaux de pacotille ! Nous serons riche ! Je demanderai à Gaston de nous acheter un petit hôtel caché sous des arbres,



La voyant si faible, il envoya chercher une voiture. — (Voir page 159, col. 1.)

J'entrai dans un cabinet d'affaires, j'y tripotai pour mon compte. Six mois plus tard, je m'associais avec trois garçons d'avenir, dont l'un est à Cayenne, l'autre achève son apprentissage de fabricant de chaussons de lisière... le dernier est en train de passer Esquire en Angleterre, et fait le commerce de jambons... Passons sur trois années durant lesquelles je subis de dures vicissitudes. Mes amis d'alors me surnommèrent Fil de Soie, en raison de ma souplesse d'esprit et de mon habileté de main.

“ Je devins joueur effréné. A une période de succès succédèrent des revers, et, voyant tout s'écrouler à la fois, je me servis de mes anciennes relations pour me trouver une place avantageuse... C'est alors que je vous priai d'gréer mes services. Ils ont été bons, j'ose le dire. Sans doute, j'ai reçu des pots de vin des fournisseurs et doucement arrondi ma pelotte. Mais tout autre que moi vous aurait volé davantage.

“ Enfin, grâce aux facilités que me donnait monsieur, je pus faire valoir mes fonds, et je reste aujourd'hui à la tête d'un honnête capital.

vous me faites passer à votre suite... Avec cent mille francs et de l'adresse, on remue le monde... Nous irons à Monaco d'abord, le temps pour moi de changer de peau... Ensuite, nous cherchons dans Paris la fille de Gaston de Marolles, héritière légitime de la fortune, et nous nous arrangeons de manière à ce que cette fortune tombe entre nos mains.”

Maxime demeura un moment sans répondre. La colère et la vanité lui gonflaient le cœur à la fois ; mais il laissa à ce premier mouvement le temps de se calmer et, regardant Fil de Soie en face :

— Soit ! dit-il, aussi bien que nous nous connaissons trop désormais pour nous séparer.

VIII

DERNIER COUP

Après le départ de Gaston, Arinda et sa fille éprouvèrent un soulagement indescriptible. Elles cessèrent de sentir le poids de leur fardeau de misère ; la vie leur parut subitement changée. Sans doute, de loin en loin, dans les causeries d'hiver,

nous y mettrons des fleurs, des oiseaux, nous oublierons les années de gêne, les jours de famine. Je te donnerai des parures en rapport avec ton âge et ta beauté !... Il y aura un atelier dans l'hôtel, un vaste atelier dans lequel ton père se livrera à son amour pour l'art. Dès qu'il n'aura plus besoin de pain, il conquerra vite la renommée. Tu poursuivras tes études à ses côtés... Nous serons charitables, ma chérie, nous nous souviendrons que plus d'une fois si le respect humain ne nous avait retenues, nous eussions tendu la main à l'aumône... Si tu le veux, nous chercherons surtout à secourir les malheureuses filles qui demandent à un travail artistique le moyen de gagner un morceau de pain... Oh ! celles-là ! quelle pitié ne nous inspireront-elles pas ! Tu deviendras leur ange protecteur, et notre fortune, sanctifiée par la charité, retombera sur tous en bénédiction !

Mélati posa son front sur l'épaule de sa mère, et toutes deux savourèrent un moment d'espérance divine et d'ineffable tendresse.

La jeune fille songea la première aux obligations

matérielles de la vie ; tour à tour elle ouvrit les tiroirs d'un buffet, en retira de maigres provisions, et toutes deux mangèrent gaiement sans s'apercevoir que le pain était presque sec.

Durant la nuit elles ne purent goûter un moment de repos. Le froid était rigoureux, on n'avait point allumé le feu durant la journée, et les deux femmes frissonnaient sous leurs minces couvertures. Le jour commençait à peine quand elles se levèrent, agitées d'une crainte inavouée et que rien ne semblait devoir légitimer. Les cauchemars qui traversèrent leurs rares instants de repos, leur laissaient une impression sinistre. Les riantes pensées de la veille s'étaient enfuies comme un vol d'oiseaux tourmentés par l'orage. Il semblait à Mélati que le départ de son père était loin, bien loin déjà dans son souvenir, et qu'elle ne le reverrait jamais, jamais en ce monde. Elle vaqua aux soins de l'humble ménage avec lenteur et découragement, les membres cassés, la tête malade. Lorsque sa mère fixait sur elle un regard inquiet, la jeune fille s'efforçait de sourire, mais ce sourire paraissait plus triste que des larmes. Le moindre bruit lui causait un tressaillement nerveux. La journée traîna lentement ses heures, et vers le soir Arinda s'étonna de ne point avoir reçu sinon une lettre, du moins une dépêche de Gaston.

— Il est parti par un temps horrible, ma chérie, disait-elle à Mélati tremblante ; si je ne connais point les routes qu'il devait suivre pour arriver à Grenoble, je sais qu'elles sont difficiles, bordées de précipices, et que Marolles ressemble à un nid d'aigle dans la montagne. Les voitures cessent de marcher à une lieue de distance du château. Il a peut-être neigé, et qui sait... Gaston aurait dû songer à mes angouisses...

— Mère, répondit Mélati en appuyant son front pâle sur l'épaule d'Arinda, qui sait si mon oncle n'est point mourant. Mon père remplit auprès de lui un devoir filial, nous aurons des nouvelles demain, certainement nous en aurons...

Elle descendit chercher les maigres provisions de la journée. Des repas de pauvres femmes, économisant jusqu'au charbon, et vivant de charcuterie et de pommes de terre. Tandis que Mélati déjeunait, ses regards tombèrent machinalement sur le journal dans lequel le marchand avait enveloppé ce qu'elle venait d'acheter. Sous la rubrique : Nouvelles des départements, elle lut :

« GRENOBLE.—Un mystérieux assassinat a été commis la nuit dernière, à l'auberge du Soleil-Levant, dans le bourg de Marolles. Le neveu du plus riche propriétaire du pays, M. G... de M..., dernier héritier du nom, a été frappé par une main criminelle. La justice s'est immédiatement transportée sur les lieux, l'identité du cadavre a été reconnue ; on suppose que le crime a été commis par un vagabond accueilli la veille dans l'auberge, et qui l'a quittée en y mettant le feu. Le misérable a été trouvé mort sur la route... On n'a trouvé sur M. de Marolles ni argent ni papiers. Ce qui ajoute au caractère dramatique de cet assassinat, c'est que, dans cette même auberge, à deux pas de la chambre n° 7, habitée par le voyageur, son cousin-germain, M. de L..., offrait un joyeux souper à quelques-uns de ses amis. »

Mélati avait lu du regard, les lèvres serrées, les prunelles fixes.

Chaque mot de ce fait divers lui entraînait dans le cœur comme un couteau. Elle avait cessé de parcourir ces lignes terribles, qu'elle les revoyait par le souvenir, écrites en caractères rouges... Elle ne doutait pas. La vérité pour elle se faisait terrible, mais indéniable. Le voyageur de la chambre n° 7 était son père, son père assassiné à l'heure où il allait revendiquer sa part dans l'amitié du vieil Henriot, et reconquérir une tendresse dont il était toujours resté digne. Son cœur défaillait, sa tête se fendait, prise de vertiges.

— Tu ne manges pas, lui dit doucement sa mère.

— Non, fit Mélati, je souffre.

— Où souffres-tu, chérie ?

— Là et là...

Elle montra son front et sa poitrine.

D'un geste rapide elle fit disparaître le journal.

Mais le supprimer, retarder l'heure de la terrible révélation, n'empêcherait point qu'elle le devint indispensable. Sa mère apprendrait toujours la vérité ! Et quelle vérité, mon Dieu ! Cette nouvelle la tuait. Jamais elle ne survivrait à un malheur semblable. Qui mieux que Mélati connaissait l'ardent amour d'Arinda pour Gaston. Tout ce que cette

douce et charmante nature de créole renfermait de délicat s'était donné à l'homme de son choix. Le misérable qui avait tué Gaston assassinait du même coup sa femme...

Mélati demeura morne, mais elle ne versa pas une larme. Il lui semblait qu'elle allait étouffer et qu'elle exhalerait son secret avec sa vie.

Renversée sur une chaise, blanche comme une neige fraîchement tombée, elle répondait par de rares monosyllabes aux questions de sa mère, agitant les mains comme si elle espérait conjurer une apparition funeste.

Vers cinq heures la concierge frappa à la porte.

— Une lettre, madame, dit-elle.

— Merci, fit Arinda ; elle ajouta en se tournant vers sa fille : de Marolles... Mélati bondit vers sa mère et la lui arracha des mains.

— Ne lis pas ! fit-elle d'une voix déchirante, ne lis pas !

— Pourquoi ? que signifie...

— Mère, dit Mélati en jetant ses bras autour du cou de Mme de Marolles, mère le ciel nous éprouve d'une façon terrible... Il faut prier avant d'avoir le courage d'apprendre les nouvelles contenues dans ce papier...

— Mais la lettre est de Marolles, j'ai vu le timbre de Grenoble, ton père...

— Cette lettre n'est pas de mon père...

Elle conduisit sa mère devant un crucifix et continua :

— Maintenant, songe au Christ abandonné, à la Mère douloureuse, et fais ce que tu voudras... Si la main de Dieu nous châtie et nous jette à terre, que sa volonté s'accomplisse.

Elle remit la lettre à Mme de Marolles.

Celle-ci, devenue craintive, la retourna dans ses mains.

— Elle n'est pas de Gaston... murmura-t-elle.

Elle n'osait plus la déchâter, et l'idée lui vint que Mélati connaissait la vérité.

Pourtant, elle rompit le cachet et courut à la signature.

— L'abbé Choisel !... l'ami, le protecteur de Gaston !...

Voici ce que renfermait la lettre :

« Vous êtes chrétienne, madame, et vous vous resignerez... Un immense malheur vous frappe, d'autant plus terrible qu'il était plus imprévu et qu'il demeure plus mystérieux... Vous êtes veuve, Mélati est orpheline ! Gaston de Marolles est mort assassiné... Quelle main porta le coup ? La justice croit le savoir, je garde pour moi mes doutes... Vous savez combien je l'aimais, vous connaissez avec quelle obstination je plaiderai sa cause auprès de M. de Marolles... Le vieil Henriot n'a pu supporter le choc terrible causé par cette mort tragique. Quand il en a connu les détails, ça été pour lui comme le coup de grâce que les condamnés recevaient... Il a rendu le dernier soupir dans mes bras... Les magistrats qui ont poursuivi l'enquête accusent du crime un mendiant trouvé mort sur la route... N'allons pas plus loin pour fouiller ce mystère d'iniquité... Dieu voit ce qui échappe à l'œil humain, sa Providence a ses heures de représailles... Quant à nous, humblement agenouillés, répons devant lui nos larmes... Mon ami Danglebeau, qui a l'honneur de vous connaître, madame, m'a dit de vous tout le bien possible. Je sais que vous méritiez la tendresse exclusive que Gaston vous avait vouée... Vous le pleurez, vous allez souffrir autant que le peut une créature humaine, rappelez-vous cependant que vous avez une fille, un ange ! que la mère garde l'épouse du désespoir ! »

Comme sa fille, Arinda garda ses yeux secs. Elle eut mourir de la violence des battements de son cœur, mais elle répéta d'une voix sans timbre :

— Que la mère sauve l'épouse !

Puis tout à coup, se levant et frappant ses faibles mains l'une contre l'autre :

— Est-ce qu'ils ont cru cela vraiment, les magistrats, que mon mari avait été tué par ce vagabond ! Je n'ai pas fait d'enquête, moi, je n'étais pas là durant la nuit du crime, mais quelque chose me dit que le mendiant fut innocent du meurtre... Tuer ton père ! pourquoi ? Avait-il de l'argent sur lui ? Non... Il ne possédait rien !

Sans mot dire Mélati tira le journal de sa poitrine.

— Lis, dit-elle, en soulignant de l'ongle l'article des faits-divers.

Ce fut presqu'en l'épelant qu'Arinda l'acheva.

Mais alors une sorte de joie étrange, sauvage, éclata sur sa physionomie d'ordinaire si placide. Elle répétait des mots d'une façon incohérente, et cependant, ces mots se liant dans sa pensée, formaient un sens précis. Elle suivait un fil conducteur dans sa pauvre tête affaiblie...

Mélati la regardait et paraissait la comprendre, car de temps à autre elle approuvait du geste, inclinant la tête, pénétrant le sens d'une énigme embrouillée.

— M. de Luzarches donnait une fête à ses amis... Ils étaient ivres, tous ! hors lui, peut-être !... N'avait-il point besoin de son sang-froid ? La chambre n° 7... Tout près de la salle dans laquelle se donnait l'orgie... Et la tempête faisait rage... Oh ! comme les cris d'un malheureux devaient se perdre dans le double bruit de la foudre qui gronde et de l'ivresse qui chante... C'est étrange ! bien étrange ! Ces deux cousins... si près ! Et Luzarches n'a pas vu Gaston... Luzarches avait besoin de s'étourdir, la fortune rêvée s'écroulait, il ne lui en resterait rien ! Henriot de Marolles devenait juste enfin ! Il rétablissait Gaston dans ses droits... Est-ce que Luzarches savait ?

Elle prit sa tête dans ses mains et demeura immobile.

Tout à coup elle se leva :

— La veuve suivra le convoi du mort ! dit-elle, ce soir nous partirons pour Grenoble.

Puis, brusquement, s'abandonnant à une douleur désespérée, elle se jeta à genoux.

— Mon Dieu ! fit-elle, mon Dieu ! ma croix est trop lourde ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel châtement ! J'aimais mon mari de toute la puissance de mon âme, trouviez-vous donc que je le chérissais trop, Seigneur ! Gaston ! Gaston ! Après lui avoir coûté sa fortune, je devais encore lui coûter la vie ! C'est moi, qui l'ai frappé par la main de l'assassin... Ce mendiant ! Est-ce que j'y crois à ce mendiant vagabond qui se serait trouvé juste à point dans l'auberge de Marolles pour l'assassiner ! Oh ! nous le vengerons ! Oh ! nous chercherons, nous, mieux que n'a cherché la justice... Ton père avait un ennemi, vois-tu, ennemi acharné, sans merci... Cet homme m'a faite veuve, il t'a faite orpheline... La haine est un crime et Dieu défend la vengeance, mais il permet la justice, ce Dieu d'équité, et souvent il aide l'homme à la rendre... Vois-tu, ma fille, l'amour est une force à laquelle rien ne résiste, il survivra à la mort de mon époux bien-aimé.

Puis, brusquement elle tomba dans une sorte de stupeur, pleurant, la tête dans ses bras croisés, tandis que sa fille lui murmurait de tendres paroles.

Malgré son désespoir elle se souvint de sa résolution d'aller suivre le convoi de Gaston.

— Nous n'avons pas d'argent ! fit-elle tout d'un coup.

Elle tira sa bague de mariage de son doigt, ouvrit les armoires, les fouillant du regard, y découvrit quelques pauvres objets de toilette dont elle fit un paquet et dit à sa fille :

— Va !

Mélati comprit et partit pour le mont-de-piété.

Elle se soutenait à peine, le cœur dévoré d'angoisse, répétant le nom de son père au milieu de sanglots sourds, trébuchant sous son fardeau, bien léger pourtant, prête à succomber, et marchant comme au milieu d'un rêve.

On lui donna vingt francs de ce qu'elle portait.

— Vingt francs ! Il faut au moins quatre fois cette somme !

Que faire ? à qui s'adresser ? Mélati songea que peut-être le marchand d'éventails se laisserait attendre ; elle courut chez lui et raconta l'horrible malheur qui la frappait. Puis elle supplia le fabricant de lui faire une avance. Il secoua la tête, pris de défiance, se demandant ce qu'il y avait de vrai dans l'histoire de cette jeune fille, d'apparence modeste et triste, faisant de la peinture commerciale, et la succession de ce M. de Marolles dont sans nul doute elle recueillerait sa part. Partagé entre la pitié et la crainte d'être dupe d'un bon mouvement, il hésita, mais enfin il fit signer à Mélati une obligation de lui peindre dix éventails dont le montant était payé d'avance, puis il lui remit douze francs.

— Peut-être le marchand pour qui mon père peignait des paysages me donnera-t-il davantage, murmura-t-elle.

Et, poursuivant sa route douloureuse, elle se rendit rue de Douai, et recommença le récit de la mort de M. de Marolles. Mais cette fois la force lui manqua, elle devint blanche comme une trépassée et

tomba évanouie dans la boutique. Le marchand garda conscience d'avoir assez exploité le père pour venir au secours de l'orpheline. Il la consola le mieux qu'il put, lui remit deux louis et ajouta avec une sorte de bonhomie mercantile :

—Je prendrai pour cela deux ou trois études dans les cartons de votre père.

Puis, la voyant si faible et véritablement incapable de se soutenir, il envoya chercher une voiture, la paya, et Mélati se trouva rapidement rue Truffant.

Dans l'escalier, Mélati heurta un porteur de télégrammes.

Il sortait de chez Arinda qui ne l'avait point encore décacheté.

Mélati posa l'argent sur la table, embrassa sa mère et lui dit :

—Lis, oh ! lis donc !

—Ma vue se trouble, répondit Arinda, lis toi-même chérie.

—La dépêche est de M. Danglebeau, un ami.

—Madame, l'horrible malheur qui vous frappe trouve dans nos cœurs un profond retentissement.

Je chérisais Gaston depuis son enfance, et ce n'est pas ma faute si Henriot ne le rappela pas plus vite.

Dans quelque désespoir que vous soyez plongée, il faut y faire trêve et garder l'énergie de défendre vos droits. Ils seront contestés, sinon menacés. Je connais le sens du testament de M. de Marolles, car il me consulta avant de l'écrire. Tout s'y trouve prévu.

Gaston est l'héritier universel de ses biens, meubles et immeubles, à la condition unique de prouver son mariage avec vous. Pardonnez-moi, madame, de soulever cette question délicate ; vous avez été unie à Gaston dans les Indes, j'ignore, de même que mon

vieil ami, si toutes les formalités légales ont été remplies. Les calomnies n'ont jamais rien coûté à M. de Luzarches. La teneur du testament d'Hen-

riot lui redonne des chances cruelles, odieuses, mais il en usera, il en abusera même, n'en doutez pas.

Gaston de Marolles avait-il sur lui vos papiers de famille ? Les possédez-vous en double et pouvez-vous m'en faire l'expédition ? Ou plutôt, si vous les gardez, apportez-les vous-même, venez prendre votre place à Marolles et prier sur la tombe de celui que nous pleurons."

Mélati posa la dépêche sur la table.

—Le conseil de M. Danglebeau s'accorde avec notre résolution, dit-elle, nous partons ce soir, n'est-ce pas ?

La veuve ne répondit point à sa fille, et murmura d'une voix sourde :

—Les papiers ! les papiers !

—N'en as-tu conservé aucun ?

—Ton père à tout pris, tout ! Actes signés du consul français, certificat du mariage religieux... Il ne me reste rien ! rien ! Comprends-tu, faute de ces pages nous ne pouvons même aller à Marolles.

On calomnierait ta mère, l'insulte rejaillirait jusque sur toi ! cela ne se peut pas ! cela ne se peut pas ! Ah ! les misérables ont tout combiné avec un art infernal... On enterrera Gaston sans que sa veuve et son orpheline aient le droit de se mêler au cortège.

La femme ! l'enfant ! répudiées, chassées ! Mais cela est horrible, cela crie vengeance à Dieu !

—Mère, reprit Mélati d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir, il doit exister un moyen de retrouver ces papiers... Ecris aux Indes... Il s'y trouve encore des témoins de ton mariage, au consulat se conservent des registres de l'état civil.

—Nous n'irons pas à l'enterrement de ton père... —Nous lui élèverons une tombe au moins, et si tu le veux nous vivrons plus tard à Marolles pour ne point nous en séparer. Les misérables finiront bien par se prendre à leurs propres pièges. Oh ! mère ! je t'en supplie, ne perds pas un jour, pas une heure, défends mon père en te défendant toi-même et en prenant en main mes droits.

—Tu as raison, ma chérie, j'écrirai, oui, ce soir même. Demain nous passerons la journée à l'église, nous unissant à ceux qui, là-bas, prieront pour lui.

En dépit de sa douleur, Arinda tint promesse. Durant le reste du jour elle écrivit aux amis qu'elle avait laissés aux Indes, invoquant leur témoignage, les suppliant de retirer au consulat les pièces nécessaires pour qu'elle fût mise en possession de l'héritage d'Henriot de Marolles.

Pendant ce temps, les obsèques de Gaston eurent lieu, le testament du vieillard fut lu en présence des héritiers, et M. de Luzarches, quoique frustré dans ses espérances, demeura au château de Marolles, préparant, disait-il, un départ imminent, arrangeant les

affaires, multipliant les promesses, attendant au fond des nouvelles d'Arinda qui s'était empressée d'écrire au notaire Danglebeau qu'elle attendait de Chandernagor les pièces exigées par le testament d'Henriot de Marolles.

On ne l'avait point oublié aux Indes, la douce et charmante fille. En apprenant quelles épreuves elle dut subir pendant son séjour en France, et quel coup de foudre la frappait, ce fut parmi les amis un cri de pitié et de sympathie. Comment apprendre une nouvelle qui ruinait les dernières espérances à une veuve déjà si cruellement frappée ? Et cependant, elle demandait une réponse prompte, au nom de sa tendresse pour le comte, au nom de sa dignité de mère et d'épouse.

Parmi les Français qui avaient connu Gaston de Marolles, se trouvait un vieux gentilhomme dont la famille habitait les Indes depuis Duplex. Il s'y était marié, et tout en gardant un attachement profond pour la mère-patrie, jamais il ne songea à y rentrer. Mais il s'attachait profondément aux compatriotes que l'amour de l'imprévu, le besoin de reconstituer une fortune, ou un malheur inattendu jetaient dans nos possessions indiennes. Ce fut lui qui accepta la difficile et douloureuse mission de révéler à la veuve de Gaston une vérité anéantissant son dernier espoir.

Nul ne survivait des amis ayant été les témoins de son mariage avec M. de Marolles ; de plus, un violent incendie avait en quelques heures détruit les bâtiments du consulat, enfouissant dans ses ruines les archives, les registres et tous les papiers qu'il renfermait.

Il fut possible à M. Tuvois de retrouver une feuille publique relatant ce malheur, il la joignit à sa lettre, en adressa le paquet à Mme de Marolles, lui exprimant au nom de tous ceux qui l'avaient connue et honorée, la part qu'ils prenaient à sa douleur.

La veuve recommençait presque chaque jour le calcul du temps qui devait encore s'écouler avant qu'elle reçut les nouvelles apportées par la malle des Indes. Elle vivait dans une fièvre continuelle, le cœur fatigué de pensées amères, le cœur brisé, sans force pour lutter davantage.

(La suite au prochain numéro.)

RETOUR DU MARCHÉ

(Voir gravure)

Les Annamites sont affectueux pour les enfants, ils s'en occupent constamment, les entourent de soins et jouent volontiers avec eux.

Le croquis d'après nature que nous donnons aujourd'hui en offre une amusante preuve.

Le marché est fini, les deux enfants ont pris place dans les paniers vides, et le papa, après avoir bien assuré sur son épaule le précieux chargement, s'en retourne allégrement au logis. Il accélère son pas à dessein pour procurer aux chers petits le plaisir de la vitesse. Il est largement payé de sa peine par la joie qu'il donne si facilement et qu'il saisit aussi bien dans l'étonnement un peu craintif du plus jeune, fortement cramponné aux liens de rotin, que dans la parfaite quiétude de l'aîné, plus fait aux émotions du voyage, et qui jouit sans arrière pensée du confortable de son véhicule.

UTILITÉ DES FRUITS

Un des aliments les plus sains et le mieux appropriés aux différents âges de la vie, est celui que nous fournissent les fruits. Il nous offrent une nourriture légère, de facile digestion et parfaitement appropriée aux fonctions du corps humain. Une seule chose à observer dans l'usage des fruits : c'est qu'ils soient mûrs et de bonne qualité. Les fruits savoureux sont les meilleurs pour la santé ; il faut bien se garder d'user de ceux qui n'ont pas atteint leur degré de maturité, car ils peuvent non seulement fatiguer les estomacs faibles, mais ils peuvent engendrer des maladies, surtout parmi les femmes et les enfants, qui ont une grande propension à manger des fruits verts. Les fruits mûrs, mangés avec du pain, sont peut-être le plus sain de tous les aliments et peuvent même entretenir convenablement la santé.

On ne doit cependant pas faire abus des meilleurs fruits, car en toute chose il y a une règle qu'on ne peut dépasser, surtout si l'on mange des raisins, des

cerises et des gadelles. Il est certains estomacs auxquels les fruits conviennent peu ; ils ne sont cependant pas nuisibles en les prenant avec modération.

Il est regrettable de voir beaucoup de nos campagnes presque dénudées de fruits. Le petit nombre d'arbres fruitiers que l'on trouve auprès de quelques villages sont, en général, de très mauvaise qualité, et il semblerait que beaucoup de gens se plaisent, afin de les rendre plus malsains, à les manger avant l'époque de leur maturité.

D'après un état si contraire au bien général, d'une part, la privation des fruits rend le régime des habitants peu favorable à la santé, et de l'autre, l'habitude de manger de mauvais fruits, imparfaitement mûrs, occasionne des maladies. Cet état de choses, si désavantageux au bien être de nos campagnes, durera aussi longtemps que leurs habitants ne connaîtront pas mieux leurs véritables besoins.

C'est aux amateurs d'horticulture, aux propriétaires éclairés, aux instituteurs, qu'il appartient d'éclairer les cultivateurs et de les encourager dans la plantation des arbres fruitiers. Il ne devrait pas rester une maison, à laquelle est joint un morceau de terre, qui ne fut plantée de quelques arbres à bon fruit. Ce genre de récolte, qui s'obtient si facilement, serait d'une grande ressource nutritive pour la population, non-seulement pour l'été, mais encore pendant tout le cours de l'année.

DE PARTOUT

—Un neveu de l'empereur d'Allemagne s'est récemment converti à la foi catholique.

—Il y a 50,000 bureaux de poste aux Etats-Unis, ou un pour chaque 1,000 personnes.

—Le rendement de la récolte du coton d'Arkansas est estimé à un million de balles, c'est-à-dire 300,000 balles de plus que les productions précédentes.

—On prête à M. W. Venner, de Québec, l'intention de faire des recherches dans la maison Montcalm qu'il vient d'acheter. On sait que cette maison a servi de quartiers-généraux au marquis de Montcalm au commencement de la guerre de 1759.

—Un statisticien de l'Iowa (Etats-Unis), dit que dans cet Etat les chiens consomment en nourriture ce qui pourrait suffire à l'entretien de 100,000 travailleurs, et dans ce même Etat ils occasionnent une perte de \$9,000,000 par les ravages qu'ils font parmi les troupeaux de moutons. C'est à y réfléchir.

—On sait que les physiciens expliquent la lumière ainsi que les couleurs par les vibrations de l'éther. Ils représentent ces vibrations comme les ondes d'un fleuve très rapide. On sait que la vitesse de la lumière est de 70,000 lieues par seconde.

La longueur des ondes rouges est de 1,38,000 de pouce, celles de la couleur violette ont 1,50,000 de pouce de long.

Savez-vous combien d'ondes rouges et violettes nous arrivent dans les yeux par seconde ? La première couleur nous en envoie 444,439,680,000,000, la seconde 690,000,000,000,000, et tout cela avec une vitesse de 70,000 lieues à la seconde.

Quel bombardement !

—Une jolie définition du mariage par Victorien Sardou :

"Le mariage, c'est une femme de plus et un homme de moins."

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 5.—ANAGRAMME

Je suis sur mes trois pieds un criard instrument ;
En me renversant, ce qu'un marin fuit prudemment.

No. 6.—CHARADE

Lecteur, vous pouvez par mon Premier
Tâcher de posséder mon Dernier ;
Surtout jamais ne soyez mon Entier.

SOLUTIONS :

No. 3.—Le mot est : Orange.

No. 4.—Le mot est : Pré-tendre.

ONT DEVINÉ :

Mlle E.-M.-J. D., Valleyfield, Nos. 3 et 4 ; Théop. Lafor-
tune, Ottawa, le rébus ; Tancrede Pellerin, Montréal, Nos.
3 et 4 et le rébus.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Deux amis, tête à tête, faisant une partie de cartes, se sont querellés.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
États 1 et 3.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

LA VIE DU CHRIST

La gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan se trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclair, mais qu'on constate les plus magnifiques effets se produisant.

Au centre de cet arrière-plan en or est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jette sur ses épaules et l'aurole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout autour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur, 10. La naissance de Notre-Seigneur; 20. L'Enfant Jésus au Temple; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean; et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem; 50. La résurrection de Lazarre; 60. Le dernier souper; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani; 80. Le crucifiement; 90. La résurrection; 10. L'ascension.

Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle œuvre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.

Liste des prix en gros: Echantillon par la poste, port payé, 25 cts; 3 pour 60 cents; 1 douzaine \$2.00; 25 pour \$4.00; 25 par Express, \$3.75; 50 par Express, \$7.00; 100 par Express, \$13.00; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.

JAMES LEE & Cie,
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

Paquet de Bijouteries Broadway

Contient: — 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles; 1 épinglette en imitation de corail pour châle; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes; 1 épinglette en imitation de corail pour scarf; 1 paire de bracelets pour dame; 1 épinglette pour châle ou voile; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant, pour dames; 1 anneau de fiançailles de prix; 1 bague avec améthystes pour manchettes; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes; 1 paire de boucles d'oreilles avec corail; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska; 1 parure en jais avec épinglette et boucles d'oreilles; 1 chaîne pour montre de messieurs; 1 chaîne pour montre de dames; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 bouton en or plaqué pour col; 1 paire de boutons gravés pour chemise; 1 anneau avec camée pour messieurs; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant: Amitié; 1 épinglette pour chemise de dames; 1 parure de fantaisie dorée; 1 épinglette Alurka pour devant de chemise; 1 bijou pour chaîne de montre; 1 paire de boucles d'oreilles en corail, couleur de rose; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la poste pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$12.00.

J. LEE & Cie, Montréal, P.Q.

ENFANT MALPROPRE

Un chromo en douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpture dont il a reçu le nom. Ce chef-d'œuvre d'art remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et dédaigneuse de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. Un croquant presque entendre la mère s'écrier: "Petit malpropre! petit malpropre!" tandis que d'une main elle lui lave les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et à une petite distance est la maison, aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la poste, 20 centimes, trois pour 50 cents.

J. LEE & Cie., Montréal, P.Q.

Boîte synoptique d'aiguilles

Cette élégante Boîte contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la poste, 25 cents; trois pour 60 cents; 1 douz. \$1.50, 12 douz. par express \$12.00.

J. LEE & Cie., Montréal, P.Q.

PARDESSUS DIAPHANES

A tout lecteur de ce journal qui consentirait à exhiber nos marchandises et en recommander l'achat à leurs amis, nous enverrons franc de port deux manteaux en caoutchouc, pour dames, comme échantillons, pourvu qu'il coupe cette annonce et nous la renvoie avec 30 cents.

J. LEE & Cie, Montréal, P.P.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-proprétaires. Bureaux: Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.

12416

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

- 1re. Prime - - \$50
- 2me. " - - 25
- 3me. " - - 15
- 4me. " - - 10
- 5me. " - - 5
- 6me. " - - 4
- 7me. " - - 3
- 8me. " - - 2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

JOUISEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Archild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge McColim, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité: Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

L'ALBUM MUSICAL,
JOURNAL MENSUEL,
Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX: \$3 PAR ANNÉE
Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à
LABELLE & FILIATREULT.
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

CASTOR FLUID.
(Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.